

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 15 (1914-1915)

Artikel: La guerre européenne [suite]
Autor: Bovet, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-764016>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA GUERRE EUROPÉENNE

XXV.

EN SUISSE ROMANDE

(Lettre ouverte à M. Alexis François, professeur à l'Université de Genève.)

Monsieur et cher collègue,

Vous avez publié dans la *Semaine littéraire* du 5 juin un article intitulé „Problèmes suisses-romands“ ; j'ai lu et relu cet article avec une joie grandissante ; il m'est un réconfort, une espérance, et je vous en remercie.

Vous dites ceci : depuis longtemps la Suisse romande avait en quelque sorte abandonné à la Suisse alémanique la direction politique et morale de notre commune patrie. Elle s'était éliminée elle-même, par ses discordes et par une mollesse qui ressemblait fort à l'égoïsme ou à l'indifférence. Avertie enfin par le péril actuel, il faut que la Suisse romande se ressaisisse, *se réforme elle-même*, et reprenne dans la Confédération toute l'autorité morale à laquelle elle a droit. Et alors, dites-vous, „nous irons non pas vers la désunion, comme on pourrait encore le craindre, mais vers une union plus saine, plus normale, qui exploitera mieux que par le passé les infinies ressources du ménage helvétique“.

Je souscris *entièrement* à votre programme ; j'ose dire que j'y travaille depuis quatorze ans, depuis mon arrivée à Zurich, et surtout depuis la fondation de *Wissen und Leben* (1907). J'ai toujours cru que la Suisse romande (quoique minorité en chiffres) devrait et pourrait avoir en Suisse une autorité absolument égale à celle de la Suisse alémanique. Il suffit de la mériter. Dans cet apostolat je me suis heurté, naturellement, à l'hostilité de nos pangermanistes, à celle de nos politiciens de la médiocrité, mais surtout à la méfiance et à l'inertie de la Suisse romande. Tandis qu'à Zurich j'ai trouvé des sympathies nombreuses et agissantes, je ne suis encore pour beaucoup de Romands qu'un déraciné, voire même un traître selon M. Louis Dumur.

Instruit par l'histoire, je constate cela non sans tristesse, mais sans amertume. Le succès immédiat d'une idée n'est qu'une satisfaction personnelle et accessoire ; le triomphe lent, par pénétration

des consciences, est plus sûr. Notre Suisse romande saura-t-elle triompher à temps, par la maîtrise d'elle-même? Voilà la question angoissante.

C'est par ces mots essentiels, „la maîtrise de soi-même“, que je me permets de développer une partie de votre article.

La maîtrise de soi-même est la condition capitale de tout succès durable. Dès les premiers jours d'août, et dès lors de plus en plus, elle s'est affirmée dans les paroles et dans les actes des grands chefs et du peuple français; — elle manque par contre de plus en plus chez les chefs allemands (voir les éclats de „sainte colère“ du Chancelier). Cette maîtrise, je l'ai constatée aussi pendant quelques mois en Suisse romande; mais maintenant elle me semble échapper à la plupart de ceux qui prétendent „diriger l'opinion publique“. Certes, je m'explique l'énervement de l'attente et de l'inaction; elle n'en est pas moins regrettable. La victoire est à celui qui ne s'énervé pas.

Gardons-nous, Suisses Romands, d'être injustes envers l'Allemagne et surtout envers la Suisse alémanique!

L'Allemagne: j'ai dit ici, il y a un mois, le fossé infranchissable qui nous sépare de l'Allemagne officielle¹⁾. C'est la violation de la Belgique, c'est la Kultur qu'on prétend nous imposer, et c'est enfin le militarisme. Cette déclaration m'a valu, entre autres, la lettre anonyme qu'on peut lire ici à page 593; elle résume notre *non possumus*; elle ne contient aucune haine; elle exprime notre mentalité différente, notre idéal irréductible, d'autant plus irréductible, précisément, qu'il est sans haine; il est d'une humanité plus noble, tout simplement. Et l'issue de la guerre n'y saurait rien changer. Dès le mois d'août j'ai cru à la victoire de la France et à une „paix intelligente“; tous mes articles ont été écrits dans cette conviction, en vue d'une Europe nouvelle et meilleure. Mais pourrions-nous exclure l'hypothèse contraire, celle d'une victoire prussienne? L'exclure absolument, ce serait tomber dans la mentalité que nous critiquons chez autrui; il faut au contraire la regarder en face, en hommes résolus: ce serait la crise suprême de notre démocratie. Pour moi, je sais ce qu'il me resterait à faire et je le ferais.

Est-ce assez net? Sommes-nous d'accord? Continuons. Que

¹⁾ Numéro du 15 mai, pages 522—523.

cette Allemagne officielle, avec laquelle aucun pacte n'est possible, ne se confonde jamais pour nous avec le *peuple allemand*! Ici, on se récrie: on me cite le langage des journaux, les „atrocités“, les aveux des carnets de soldats... Quand, même chez nous, les journaux ne reflètent plus l'opinion publique, je pousserais la naïveté jusqu'à m'en remettre à ceux des pays belligérants?! Pour les carnets et lettres de soldats allemands, j'en *connais* qui ne sont point encore publiés, qui sont émouvants, admirables, et qui prouvent combien le peuple diffère de ses chefs. — Mais pourquoi se laisse-t-il donc dominer à ce point? Je réponds: N'avons-nous point dans l'histoire d'autres exemples, plus terribles encore, d'un peuple entraîné ou du moins muselé et aveuglé par la suggestion? Qu'on pense aux guerres de religion, à la Terreur...

Je disais dans une conférence faite récemment à Lausanne: „Je serais un ingrat et un lâche, si j'oubliais un seul instant ce que je dois à l'Allemagne“. Et, plus ou moins directement, ma dette est aussi celle de tous les hommes cultivés en Europe. Je dois à l'Allemagne non seulement de la science (ce serait peu de chose), mais de grandes idées, de pures émotions; je les dois non seulement à quelques poètes, artistes et penseurs, mais au peuple tout entier qui a nourri ces penseurs, peuple honnête et grand, dont je ne saurais douter, même aux temps de son pire aveuglement. Ceux qui dénigrent aujourd'hui tout le travail de la pensée allemande, ceux qui prétendent ramener l'Allemagne à l'état d'avant 1870, ceux qui croient que l'Europe nouvelle pourra se passer du peuple allemand, ceux-là font hausser les épaules de pitié; ils raisonnent comme un vulgaire Bernhardi; ils ravalent leur propre cause en ravalant leur adversaire.

Croit-on donc que ce peuple allemand, qui seul soutient encore ses alliés, qui lutte sur tous les fronts, qui résiste à la famine aussi bien qu'au canon, croit-on qu'il n'ait pour ressources que la préparation savante, la volonté des officiers et l'agence Wolff? Non, sa ressource essentielle est dans sa force morale. Qu'on se garde de nier et de souiller cette force admirable; qu'on la délivre, afin qu'elle serve à la cause plus noble de l'Europe nouvelle!

Je puis affirmer qu'en Allemagne nombre de bons esprits ont déjà reconnu l'erreur fatale; si la plupart se taisent, ce n'est pas seulement par un effet de la censure, mais c'est qu'un souci

patriotique, très compréhensible pour quiconque aime sa patrie, leur impose d'attendre l'heure propice à la vérité.

Et qui donc a dirigé ce noble peuple sur une voie si contraire à ses réelles aspirations? Je l'ai déjà dit il y a quelques mois, et je le répète: c'est le positivisme des intellectuels mis au service du militarisme. Vous-même, mon cher collègue, vous fûtes peut-être de ceux qui ont souri, il y a quelques années, du livre que j'ai écrit contre la science positiviste; si vous le relisiez aujourd'hui, vous y trouveriez les impérieuses raisons morales qui me l'ont dicté et vous verriez que j'ai prédit l'aube que nous attendons, le cœur tout gros d'espérances. L'Allemagne officielle s'écroule dans le positivisme comme la France du XVIII^e siècle s'est écroulée dans le rationalisme. Une fois de plus, Rousseau l'emportera sur Voltaire. Que condamnons-nous dans la France d'il y a cent cinquante ans? La France elle-même ou son régime? La justice exige que nous appliquions aujourd'hui à l'Allemagne le même poids et la même mesure.

Ceux qui déclament si fort contre les Barbares, ceux qui s'obstinent à ne pas voir la grandeur d'un peuple jusque dans ses erreurs, ceux-là sont eux-mêmes des positivistes; ils parlent de justice, de liberté; mais leur seul mobile, c'est la haine aveugle et stérile; illusionnés eux-mêmes par le préjugé des races, ils ne voient pas l'Europe nouvelle qui va surgir des ruines; ils ne savent pas que la Révolution se fit pour l'humanité. Ils croient tenir des certitudes; ils n'ont pas la foi qui naît de l'amour.

Preuve en est leur attitude vis-à-vis de la Suisse alémanique et de la Suisse tout court. Ignorants (semble-t-il) de notre histoire, de nos fautes à tous, de notre bonne volonté à tous et de notre raison d'être, ils voudraient imposer aux Confédérés leur formule et leur „sainte colère“ à eux. Parlant du „Manifeste des trois cents“, M. Louis Dumur écrit dans le *Mercur de France* du 1^{er} juin: „MM. Ostwald, Hæckel et autres 93 auraient signé des deux mains la prose passe-partout élaborée par MM. Ernest Bovet, Paul Seippel, Bachmann, Gauchat et de Quervain... C'est un chef-d'œuvre de loyolisme et de machiavélisme... *Il n'est pas vrai*, semblent-ils nous dire par leurs prétérations¹⁾, que l'Allemagne ait joué dans

¹⁾ L'auteur de cette insinuation perfide nous reproche du loyolisme.

cette guerre un rôle différent des autres peuples; *il n'est pas vrai*... Par leurs réticences, leur veulerie et leur neutralisme poussé à un point qui frise la complicité, les 317 universitaires suisses vont rejoindre sans trop d'infériorité leurs 93 collègues des universités d'outre-Rhin". — Si Louis Dumur, que la guerre a ramené de Paris à Genève, ne sait rien de ce que Seippel, Ragaz et moi avons publié et signé de nos noms depuis dix mois, l'honnêteté la plus élémentaire lui enjoignait de se taire; et s'il sait quelque chose de notre activité publique, alors son action ne mérite qu'une épithète: elle est vile. Je n'ai rien d'autre à lui dire.

Mais je conjure les patriotes romands de réagir contre un esprit pareil, qui menace notre avenir et notre dignité morale. Quand des „Suisses“ en arrivent à divaguer de la sorte, je me dis: si les gens de cet acabit avaient la „force“ allemande, pauvre Europe! Ils nous couvrent de ridicule, tout bêtement. Je reçois des lettres du front français, et de quelques amis parisiens, ardemment patriotes; elles sont d'un ton tout autre: décision de vaincre, à tout prix, mais de vaincre pour libérer. Et l'autre jour, une veuve française, dont le fils unique, officier cité à l'ordre du jour de l'armée, vient de tomber en héros, cette veuve et mère en deuil me disait l'étonnement douloureux que lui donnent nos énergumènes. N'est-il pas typique cet aveu d'un écrivain romand, rentré d'un voyage en France et disant: „Chose curieuse, j'étais plus excité que les Français!“

Supposons un instant (un seul instant) que la France ait, la première, violé la neutralité belge. Que diraient nos fougueux rhéteurs de la justice? Plusieurs d'entre eux seraient les premiers à invoquer la nécessité... Non, que le ciel nous préserve d'avoir à choisir entre la mentalité de ces agités et celle de leurs adversaires!

Il est temps de réagir, si nous voulons mériter et conquérir cette autorité dont je nous crois dignes et qui sortira la Suisse de son marécage pour la reconduire aux sommets. Un pur Vaudois, qui n'a guère quitté son pays, me disait l'autre jour: „Mon frère suisse-allemand, même quand il se trompe, m'est plus cher que tous les cousins du monde.“ Voilà la sagesse dans sa force. Suisses avant tout, par amour beaucoup plus encore que par raison,

donnons à la Suisse le meilleur de nous-mêmes. Restons maîtres de nos passions, maîtres de nos intelligences, afin que par nous, Romands, la Suisse se renouvelle et grandisse, sachant bien qu'en travaillant pour Elle, nous travaillons pour l'Europe de demain.

XXVI.

L'ITALIE EN GUERRE

L'entrée en guerre de l'Italie a provoqué des commentaires dont la psychologie est fort intéressante: reproches de trahison d'une part, et enthousiaste approbation d'autre part. Je me demande: comment osent-ils parler de trahison, ceux qui ont approuvé la violation de la neutralité belge? — et par quelles raisons les autres justifient-ils la rupture d'une alliance ancienne et encore en vigueur? Dire que l'Italie vient au secours de la „civilisation“ contre la „Kultur“, c'est une raison toute subjective, très forte pour les uns, mais vraiment insuffisante pour ceux qui attachent encore quelque valeur aux traités.

Parmi nos journalistes, quelques-uns encensent aujourd'hui l'Italie qui, il y a quelques semaines, parlaient encore de machiavélisme et d'affarisme. Quel miracle a donc transformé le peuple et le gouvernement italiens? Cette façon d'approuver l'Italie, non point pour des raisons italiennes, mais uniquement *parce qu'elle est du côté de la France*, est fort dangereuse; elle diminue la valeur de certains arguments contre l'Allemagne; politiquement et moralement elle est insuffisante.

Pour moi, la décision de l'Italie ne m'a pas surpris. Je l'avais fait prévoir ici même ¹⁾. Combien souvent on m'a demandé avec ironie: „Et vos Italiens? quand marcheront-ils?“ — Si la décision de l'Italie m'a toujours paru certaine, c'est qu'elle a des raisons profondes, qu'on ne connaît pas assez. Je les dirai dans quinze jours; en attendant, je recommande la lecture du *Livre vert*, dont nos journaux n'ont donné que des résumés télégraphiques insignifiants. Certes, le *Livre bleu* anglais contient des documents plus importants pour la genèse de la guerre européenne; le *Livre gris* belge en contient de plus tragiques; mais, de tous les *Livres* publiés, celui de l'Italie est le plus passionnément dramatique; il

¹⁾ Vol. XIV, page 587, dans le numéro du 1^{er} Septembre 1914.

y a là un duel diplomatique entre Sonnino et Burian, dont il faut suivre toutes les phases, pour en comprendre l'issue fatale.

Aujourd'hui je ne veux présenter qu'un seul fait, de beaucoup antérieur aux pourparlers du *Livre vert*; j'y avait déjà fait allusion en Septembre 1914; s'il s'agit bien d'un „fait“, comme je le crois, il est d'une importance considérable; si je me trompe, j'attends un démenti net et clair.

Dans les milieux politiques italiens que j'ai fréquentés chaque soir pendant plusieurs années, et où des hommes éminents parlaient devant moi avec une entière liberté, j'ai entendu critiquer, à tort ou à raison, — et cela est naturel — toutes les nations de l'Europe, sauf une: l'Angleterre. Jamais un mot contre elle, et jamais d'ailleurs elle n'a mérité une critique de l'Italie. J'ai toujours eu l'impression d'une entente parfaite, basée sur des intérêts qui se complètent et sur une véritable et ancienne sympathie. Mon impression allait même plus loin . . ., et depuis, je suis arrivé à la quasi-certitude d'un véritable accord entre les deux pays. Je crois savoir que cet accord a toujours été sauvegardé dans le traité de la Triple-Alliance et qu'il suscita même des difficultés à chaque renouvellement de ce traité. En quels termes cet accord est-il sauvegardé? Je l'ignore naturellement; mais il est permis de supposer que l'Italie a toujours dit à ses alliés: Je marche avec vous en cas de guerre défensive, mais en aucun cas contre l'Angleterre.

Si mon „impression“ est exacte (et j'ai certaines raisons précises pour le croire), elle explique d'abord un fait qui a étonné plus d'un juriste: la guerre ayant été déclarée *par l'Angleterre* à l'Allemagne, celle-ci n'a pourtant pas invoqué vis-à-vis de l'Italie le cas de guerre défensive. En outre: La neutralité italienne, en août 1914, qui s'expliquait déjà par les avertissements explicites donnés à l'Autriche, serait justifiée d'une façon plus catégorique encore par la clause dont j'admets l'existence.

Sans même attribuer à cette clause des conséquences logiques plus lointaines encore (comme on pourrait le faire), constatons qu'elle légitimait d'une façon absolue la neutralité italienne, *mais sans que le peuple allemand pût s'en rendre compte*. — De là, chez ce peuple, une surprise douloureuse, une indignation qu'on s'explique fort bien, même quand on sait qu'elles n'étaient pas

fondées en droit. C'est ici un des nombreux exemples des graves dangers de tous les traités secrets.

Or cette indignation provoquée par la neutralité italienne a fortement influencé les pourparlers subséquents et a contribué à la rupture. Il est vrai que les gouvernements allemand et autrichien ont enjoint la modération à la presse; mais eux-mêmes n'ont pas su cacher leur profond mécontentement; je pourrais citer des faits, et l'Italie les a notés; de sorte qu'il y avait dans l'air un souffle de colère, une odeur de rancune; circonstances très défavorables aux pourparlers qui allaient s'engager à propos de l'article VII du traité de la Triple-Alliance. Ici nous touchons au *Livre vert*; ce sera l'objet d'un autre article.

Aujourd'hui j'ai simplement esquissé la période préliminaire, en me basant sur une hypothèse, que je crois certaine, mais qu'il fallait pourtant distinguer nettement, en tant qu'hypothèse, des documents diplomatiques. Si ma supposition ne répond pas à la réalité, le *Livre vert* suffira encore à ma démonstration; si elle est exacte, elle ajoute aux documents un élément psychologique de grande signification.

Une question se pose tout naturellement: si cette clause relative à l'Angleterre existe, pourquoi l'Italie ne l'a-t-elle pas fait connaître? Réponse: C'est que le traité de la Triple-Alliance contient peut-être d'autres clauses encore, dont la publication aurait pu nuire aux négociations en cours. Quant le traité de l'Ex-Triplice et d'autres traités encore seront enfin publiés, on verra sans doute que, si nous voulons une paix durable, c'est l'esprit de toute la diplomatie européenne qu'il faudra transformer. On ne saurait renoncer à l'habileté; du moins faudra-t-il y ajouter la sincérité, c'est-à-dire la publicité. En d'autres termes: l'Europe nouvelle sera démocratique ou ne sera pas.

Honnie par ses alliés d'hier, exaltée par ses nouveaux alliés, l'Italie a affronté, de par la claire volonté de son peuple et de son roi, la suprême épreuve de sa jeune existence. La plupart de ses amis et ennemis la jugent d'après des raisons étrangères à sa propre destinée. *C'est là la grande injustice des uns et des autres*, l'injustice séculaire dont souffre l'Italie. C'est là le problème italien en Europe, tel que je l'exposerai dans un prochain article.

Parmi les amis plus éclairés de l'Italie, il en est qui déplorent sa décision, comme on pleure la mort d'un être aimé; d'autres la saluent avec une émotion ardente et profonde, comme on salue la jeunesse qui va risquer sa vie dans une entreprise inéluctable et d'autres enfin se débattent dans une perplexité cruelle. Trois états d'âme qu'il faut comprendre et respecter, qui ne sont ni la haine, ni la joie, sauvages toutes deux. A tous ceux qui s'excitent dans un sens ou dans l'autre, il manque une chose essentielle: c'est le respect religieux devant les miracles de la Vie.

ZURICH

E. BOVET



NOCH NIE, SO LANG DIE WELT BESTEHT . . .

Von JOHANNA SIEBEL.

Noch nie, so lang die Welt besteht,
Ward sie so hart gebunden
Von Gram und Leid und Bitterkeit
Und so vom Hass umwunden.

Noch nie. Und dennoch singt der Lenz
Sein brausend Lied vom Leben,
Und dennoch lässt er siegeshell
Sein Blühn das Land durchschweben.

Beseligt schmückt er alle Welt;
Er kennt nicht Volk, noch Grenzen
Und will nur gläubig, gebefroh
Ob allen Landen glänzen.

Und wie der Lenz wird Liebe mild
Einst schmücken unsre Erde
Und siegend legen still ein Licht,
Auf Gram und Hassgebärde.

